

Donnez donc à vos vaches toute l'année ce qu'elles peuvent consommer de fourrages, de racines et de grains, excitez même leur appétit chaque fois que vous le pouvez, n'ayez pas peur de perdre quelque chose. Vous retrouverez toute cette nourriture sous forme de produits d'une plus grande valeur et par conséquent avec un profit. Par suite, plus vous en ferez absorber par ces animaux, plus vos gains seront considérables. Mais ne laissez rien perdre de ces produits, portez surtout votre attention sur les déjections liquides des animaux, elles représentent une grande partie de la valeur de vos fourrages, et malheureusement, on les regarde comme de valeur nulle.

Nécessairement, et il faut insister ici sur ce point, la règle générale que nous venons de donner demande une application intelligente, parce que les machines à lait, comme les métiers à tisser, sont susceptibles d'usure, de détérioration et peuvent se briser si elles sont mal conduites, elles demandent, comme eux, des matières premières bien choisies et associées en quantités comme en qualités dans des proportions reconnues bonnes par la pratique. Nous ne pouvons entrer ici dans ces détails. Le but de cet article est de donner une idée générale et bien nette du fait pour détruire des idées fausses qui, implantées dans les esprits, empêchent le progrès et maintiennent la routine, préférentiellement à une époque où les anciennes méthodes ne peuvent que conduire à la ruine.

Mais, direz-vous, on n'est pas maître de régler la production du lait, de la viande, des fumiers à la guise. C'est vrai, mais cette période pendant laquelle la vache tarit peut être fort réduite. Une bonne vache doit donner du lait pendant 9 et 10 mois de l'année au moins ne restant sèche que deux mois en moyenne. On arrive à cela en tirant ses vaches tant qu'elles sont susceptibles de donner une goutte de lait et en continuant à nourrir tout le reste de l'année aussi fort que pendant la période de lactation. Pendant ce temps la nourriture servira au veau qui naîtra plus vigoureux, et à la vache qui sera plus forte pour le vêlage et n'aura pas, ensuite à se remettre en état avant de donner tout le lait dont elle est susceptible. A l'époque du vêlage, certaines précautions sont à prendre, il est vrai, et nous renvoyons le lecteur pour cela aux articles spéciaux écrits à ce sujet dans les journaux d'agriculture.

Maintenant arrivons à la partie qui devrait faire le sujet exclusif de cet article. Faut-il faire vêler à l'automne ou au printemps?

Si un cultivateur n'avait pas d'animaux, il serait obligé d'acheter des engrais pour ses plantes et de vendre ses produits en nature au prix du cours. Cela lui serait souvent impossible, car ces produits sont forts encombrants et fort difficiles à transporter au loin. Pour remédier à cet inconvénient, il les transforme, par le moyen des animaux, 1° en lait, beurre, viande, produits qui sous un poids et un volume assez faibles et fort maniables, ont plus de valeur que les fourrages dont ils proviennent, 2° en fumiers, produit lourd et encombrant, mais qui n'a pas à être transporté bien loin et lui tient lieu avec avantage d'une grande partie des engrais qu'il devrait aller chercher en dehors. C'est ainsi que ces deux industries si différentes celle de la production des plantes et celle des animaux s'harmonisent parfaitement et sont pour ainsi dire inséparables, mais malheureusement trop souvent confondues.

L'industrie des animaux n'est donc qu'un moyen détourné de vendre les

produits de la ferme et de préparer de la nourriture pour les plantes. Deux voisins pourraient, avec avantage, s'entendre : l'un se occuperait que de la culture et vendrait ses produits en nature à l'autre qui se occuperait que des animaux et vendrait des engrais au propriétaire, du beurre, du lait, du fromage, de la viande au dehors. Ceci doit être bien compris. Partant pas de récoltes et les animaux deviennent inutiles et coûteux. Dans l'organisation de ces travaux, le cultivateur qui comprend son affaire, doit donc s'arranger de manière à ne jamais être gêné en rien dans sa culture, dans le travail des champs, principe de ses revenus. Ces travaux doivent, pour avoir toute leur efficacité, être faits en temps propice, c'est ainsi que l'on peut se faire aider par la nature si on sait profiter des variations inévitables du temps. Pendant l'été le cultivateur doit donc avoir à lui le plus de temps possible. Or en cette saison le programme des travaux est en général très chargé, l'hiver au contraire, il est fort léger. Pourquoi alors ne pas reporter sur le programme d'hiver, la plus grande partie du travail de l'été, de la traite des vaches, des soins spéciaux aux animaux. A cela il y a de grands avantages. Avant plus de temps à consacrer à cette besogne, elle pourrait être plus facilement faite; le lait se transporterait en général plus facilement et risquerait moins de se détériorer; le beurre se conserverait à moins de frais et se vendrait mieux en général, le préjudice porté chaque été à la production du lait, par les mouches et la chaleur serait moins considérable; enfin le printemps survenant au moment où les vaches commencent à diminuer en lait, l'herbe fraîche fera reprendre pour ainsi dire et prolongera la saison de lactation. Ces raisons méritent, il semble, d'être prises en sérieuse considération.

J'ajouterais en terminant, que cette règle, comme toute règle du reste, a son exception. Pour les vaches d'élevage, il est préférable de suivre l'usage de la nature en les faisant venir au printemps; ils profitent mieux au grand air avec de l'herbe tendre. Au point de vue économique cependant cette exception ne doit pas être prise trop à la lettre.

**RENOUVELLEMENT DES SEMENCES**

ET QUALITÉS DU SOL.

C'est un sujet important, fort peu connu des cultivateurs, qui demanderait cependant toute leur attention.

Il y a trois choses à considérer : la semence, le sol, puis un fait démontré par l'expérience, maintenant hors de doute et admis par les meilleurs cultivateurs; le voici : "Dans les mauvais sols la semence dégénère, dans les bons, elle s'améliore."

De ceci, plusieurs conclusions à tirer :

1. L'idée qu'il faut renouveler sa semence tous les deux ans n'est pas toujours vraie. Elle est exacte pour les mauvais sols, pour les bons, elle est fautive. Donc, dans les terrains normaux, il faut adopter une bonne variété de semence, bien appropriée au climat et au sol de la région, et ne plus la changer, dans les mauvais terrains au contraire, il est bon de la renouveler tous les deux ou trois ans.

2. Lorsqu'on veut améliorer une semence, il faut commencer par améliorer son sol.

A ce sujet voici quelques considérations pratiques qui permettent au cultivateur de se guider d'une façon gé-

rale dans le choix des moyens à prendre pour arriver à ce but.

Pour produire une bonne semence, il faut une terre ni trop forte, ni trop légère, ne contenant pas trop d'humidité et surtout ne manquant d'aucuns des principes fertilisants qui doivent y être associés dans de justes proportions et dont les trois principaux sont, comme tout le monde le sait, l'azote, l'acide phosphorique et la potasse.

Dans une terre trop humide la végétation est trop brusque, la terre et le grain restent faibles. Il faut d'abord égoutter, puis souvent même drainer. Dans une terre trop sèche la paille doit être couverte.

Une terre qui contient trop d'azote par rapport aux autres principes fertilisants donne beaucoup de paille et peu de grain. C'est pour cela que dans les rotations on place, en général, les céréales après les plantes sarclées qui, elles, demandent beaucoup d'azote pour le développement de leurs tiges ou de leurs racines. Dans ces terres il faut apporter des engrais phosphatés. Une terre qui contient trop peu d'azote par rapport aux autres éléments fertilisants, donne une récolte trop faible, il faut du fumier ou des engrais azotés.

Une terre qui ne contient pas assez d'azote ni de phosphate doit être améliorée par le fumier et les engrais phosphatés, car les récoltes y sont presque nulles. La chaux y produira bon effet en faisant la décomposition des matières organiques et en contribuant à y rendre les principes nutritifs assimilables par les plantes. Une terre trop forte a besoin de fumier comme amendement, pour devenir plus légère. Une terre trop légère a besoin de fumier comme amendement pour devenir plus forte.

La potasse joue aussi, dans ces questions, un rôle important qu'il est bon de ne pas négliger et son absence d'un sol peut y rendre l'application des autres principes fertilisants, inefficace. Le sol doit toujours en contenir suffisamment, ce dont on pourra se rendre compte par l'application, sur une petite parcelle, d'un engrais potassique. Si cet engrais ne produit aucun effet, c'est que le sol en contient suffisamment déjà par rapport à l'azote et à l'acide phosphorique.

Tout ce qui précède se rapporte surtout aux grains et céréales; pour les autres plantes, il faut tenir compte des besoins particuliers de chacune d'elles.

**CONFERENCE**

DE

**M. JAS. W. ROBERTSON A QUEBEC**

Le professeur James W. Robertson, commissaire de l'Industrie laitière, Ottawa, a donné le 18 décembre 1895, à Québec, une intéressante conférence devant le comité d'Agriculture. Il s'est appliqué à démontrer que notre beurre est tout aussi bon que celui du Danemark, mais que sa réputation nuit à son écoulement. Pour développer cette industrie, il ne suffit pas d'améliorer la qualité du beurre, mais il faut aussi rendre sa réputation meilleure sur le marché anglais, par des expéditions régulières faites dans de bonnes conditions.

Faisant allusion aux nombreuses familles des Canadiens français, M. Robertson a parlé de l'importance de faire faire par elles un travail constant et rémunérateur en convertissant nos céréales et nos fourrages en produits concentrés tels que beurres, fromages, viande. Il affirme que l'ouvrier anglais, en achetant pour 25 cts de fromage se procure plus d'éléments nutri-

ifs que s'il achète du bœuf pour la même somme.

C'est la raison de l'importation si considérable de fromage fait par l'Angleterre.

Le conférencier recommande fortement d'élever plus de moutons. Avec ces animaux on rend la terre plus fertile et les mauvaises herbes plus rares.

D'après lui encore, les cultivateurs doivent s'efforcer d'augmenter leur bétail en ayant plus de vaches, de porcs, de moutons, de volailles. Si le cultivateur a peu de bestiaux la fertilité de la terre diminue.

M. Robertson donne ensuite les chiffres représentant les importations, faites l'an dernier par l'Angleterre, de beurre, de fromage, de viande préparée, d'animaux; il prétend que nous pouvons augmenter considérablement nos importations à destination de ce pays. La viande de bœuf n'est pas si coûteuse, mais seulement refroidie. Celle-ci perd une grande partie de ses qualités.

Le conférencier conseille de ne jamais expédier de denrées en Angleterre pour les faire vendre à commission; le commissionnaire, pour plaire à ses clients, s'en charge presque toujours celui qui l'a chargé de vendre ses produits.

M. le sieur Robertson annonce officiellement que le gouvernement fédéral va probablement prendre des mesures pour favoriser l'organisation de compagnies d'exportation en Angleterre, de viande en quartiers, maintenus au froid sans être gelés, dans des réfrigérateurs appropriés jusqu'au moment de la vente.

**LA LOI DES BONS CHEMINS**

Dieu merci, une loi autorisant la formation d'une association des bons chemins vient d'être présentée à la dernière session de la Législature de Québec. A l'avenir, tous ceux qui veulent l'amélioration si nécessaire des chemins dans cette province, pourront s'unir, s'entendre et prendre les moyens les plus propres à atteindre le but désiré.

La Société d'Industrie Laitière s'est occupée de cette grave question, lors de sa dernière réunion annuelle tenue à Waterloo, du 3 au 5 décembre dernier. Un vœu fut discuté et finalement approuvé à l'effet de favoriser l'organisation légale d'une société des bons chemins. L'honorable M. Beau-bien, commissaire de l'agriculture, se montra des plus ardents pour le succès de cette mesure, et M. McDonald, député de Bagot, et M. Girard, député du Lac St-Jean, se chargèrent du bill à faire adopter par les Chambres. Merci à chacun d'eux d'avoir pu faire passer cette loi, malgré que la session tirât déjà à sa fin.

Maintenant, qui doit former partie de la société des bons chemins? A notre avis, tous ceux qui, par profession, sont exposés tous les jours à se faire tordre le cou, chaque fois que, dans l'exercice de leur état ils ont à passer, coûte que coûte, dans nos chemins trop souvent périlleux. A vous donc M. le curé, médecin, notaire, etc., de campagne, puis les marchands, les hôteliers, les postillons, etc., puis enfin les cultivateurs qui, pendant la moitié de l'année sont forcés, ou bien de rester chez eux, ou bien de porter au marché des denrées, et cela au risque de briser voitures et attelages, quand hommes et bêtes ne sont pas exposés à se briser les côtes.

Parmi ceux qui ont le plus intérêt à leurs auditeurs à Waterloo, nous de-